

Observations sur le document préliminaire aux  
journées de VALBONNE

par

Jean-Pierre ROSET  
Archéologue de l'O.R.S.T.O.M.

I) LA SITUATION ACTUELLE. LE CADRE JURIDIQUE

La définition des orientations qui pourraient être données à la recherche archéologique en Afrique dans les années qui viennent n'est évidemment pas séparable d'une réflexion sur les moyens à mettre en oeuvre pour permettre aux programmes de se développer normalement et d'aboutir.

Par moyens, il faut bien sûr entendre les crédits scientifiques et d'équipement matériels nécessaires au déroulement des campagnes de prospection et de fouille, mais sans doute en premier lieu la mise en place, ou le renforcement, des cadres et des structures juridiques dans lesquels les recherches viendront s'intégrer.

Le cadre qui pourrait être proposé serait celui de la convention générale pour la recherche archéologique, passée entre les états et les différents organismes de recherche concernés. Les programmes particuliers se situeraient dans le cadre de cette convention et seraient définis de commun accord en fonction des intérêts scientifiques, des urgences et des possibilités, pour des durées fixées au départ. Les moyens mis en oeuvre seraient également précisés dans le projet.

Le système comporterait des mises au point annuelles et des avenants constatant d'éventuelles modifications apportées aux programmes initiaux en fonction des impératifs de la recherche.

Cela pourrait être le rôle des commissions mixtes annuelles d'examiner ces programmes et leur état d'avancement, de les coordonner. Il semble que ce besoin d'une coordination réelle, efficace et suivie, soit actuellement ressenti autant au niveau des chercheurs qu'à celui des instances nationales et de coopération concernées.

II) L'ORGANISATION DE LA RECHERCHE

A) Programmes et notion de priorité

Le schéma proposé pour définir dans l'abstrait la notion de priorité peut être retenu à condition toutefois de garder présent à l'esprit que :

- les programmes de prospection exhaustive au niveau national ne sont concevables qu'à condition de mettre en oeuvre des moyens considérables, tant en personnel qu'en matériel, déployés dans un temps relativement court s'ils doivent déboucher sur l'élaboration de programmes scientifiques. Pour atteindre ce but, il est peut-être plus réaliste de constituer un corpus de sites pour chaque période, à partir duquel on travaille. Il y a évidemment une difficulté à apprécier la représentativité de ce corpus. Mais la méthode semble plus sûre dans la mesure où il est certainement plus utile de choisir des sites qui justifient l'intérêt d'une fouille que d'allonger des listes.

Si on se place au point de vue de la sauvegarde des patrimoines nationaux, c'est-à-dire si l'on veut agir en vue de leur protection et de leur conservation, procéder à l'inventaire complet de ces patrimoines apparaît en revanche comme une véritable urgence.

- c'est lorsqu'elle est mal faite que la fouille est une destruction. Systématiquement conduite, avec les méthodes codifiées dont on dispose actuellement, elle reste l'acte privilégié d'acquisition des connaissances.

Il ne faut pas perdre de vue que ce sont les bonnes fouilles qui ont fait progresser la solution des problèmes partout dans le monde. Quelle que soit la spécificité du domaine africain, il n'échappe pas à la règle.

Cela n'exclut d'ailleurs pas l'intérêt qu'il y a à étudier l'environnement et l'occupation du territoire lorsque les éléments d'une étude extensive peuvent être réunis.

#### B) Méthodologie. Principes, prospections et fouilles.

- Pour être efficace, la recherche archéologique devrait être pratiquée au sein d'équipes structurées, comportant des liaisons multidisciplinaires. Cela est malheureusement exceptionnel actuellement.

Il serait certainement souhaitable de prévoir à l'échelon inter-africain un programme d'enregistrement des données archéologiques. Mais l'objectif prioritaire actuellement est sans doute que ce programme d'enregistrement puisse déjà se constituer au niveau national.

- Au niveau des prospections, il faut évidemment adapter les méthodes à la période étudiée.

En préhistoire, la photo-interprétation, une connaissance approfondie des travaux des géologues quaternaristes qui ont pu être réalisés dans la région, un échantillonnage systématique comptent parmi les démarches essentielles.

L'approche d'un passé plus récent ne peut évidemment négliger l'enquête sur les traditions orales, les études linguistiques, le dépouillement des sources écrites.

- La préoccupation fondamentale des archéologues doit être de reconstituer la vie.

Pour atteindre ce but, il convient d'abord de mettre en oeuvre des méthodes de travail rigoureuses, des techniques qui, sur le terrain, permettent d'enregistrer la totalité des informations que peut livrer une fouille, en gardant présent à l'esprit que la confrontation des documents qui suivra lors de la phase d'exploitation dépend entièrement de cet acte primordial. Il serait donc d'abord souhaitable que le recours à ces techniques modernes de fouille, aujourd'hui parfaitement codifiées, soit généralisé dans la recherche archéologique africaine.

Il convient évidemment d'adapter ensuite cet ensemble de méthodes aux problèmes spécifiques que présente l'archéologie en Afrique. Un bon exemple à cet égard sera fourni par la néolithique du Ténéré : on le rencontre en général sous la forme d'immenses gisements de surface, partiellement ensablés. Sans méconnaître les aléas inhérents à la recherche sur des sites de cette nature, on doit souligner qu'il s'agit de documents irremplaçables en préhistoire saharienne, surtout lorsqu'ils sont in situ, intacts, comme il apparaît de plus en plus que ce soit très fréquemment le cas. Ils justifient alors des traitements comparables à ceux qu'on appliquerait à des sites stratigraphiques, c'est-à-dire de véritables fouilles topographiques qui s'appuient ici sur les indices d'organisation de l'espace que sont les divers groupements d'outils, les zones de densité des différents vestiges, les espaces vides. En fait, tous ces gisements offrent à l'examen des étendues sans commune mesure avec celle de la fouille la plus vaste et on a le sentiment constant d'y retrouver les traces d'une organisation sociale dépassant l'échelle des sites, nombre de documents évoquant l'idée de spécialisation et d'échanges entre groupes humains.

En face de tels témoignages, on voit bien qu'il est impossible à l'archéologue de se cantonner dans le ramassage et l'établissement d'une

typologie chronologique. Seule la compréhension des problèmes d'organisation collective permettra de saisir la spécificité et la nature réelle de ce néolithique saharien. Il faut repenser nos méthodes.

Dans un domaine voisin, celui de l'art rupestre, on considèrera que les oeuvres gravées ou peintes manifestent le plus intime de la personnalité ethnique des populations disparues, livrée discrètement dans des ensembles où le rôle de la recherche sera de retrouver une organisation cohérente. Chaque figure tire avant tout sa valeur de sa situation dans un contexte et, là également, des relevés topographiques exhaustifs sont indispensables. La détermination des styles et des périodes reste évidemment très importante, mais elle n'est plus la seule priorité.

### III) FORMATION

Les problèmes que posent les thèses et leur longue préparation sont multiples.

La thèse ne doit certes pas constituer l'objectif essentiel de la recherche. Mais, dans le système universitaire classique, elle n'en reste pas moins pour un chercheur le moyen d'accéder à un niveau de compétence reconnu.

En France, une carrière de chercheur n'est en effet pas dissociée d'une carrière universitaire. Si, à l'occasion de la création de leurs propres organismes de recherche, les états africains souhaitent se dégager de ce système, la thèse pourrait ne plus constituer cette étape indispensable dans la carrière du chercheur. Mais c'est tout un système qu'il faut modifier et le problème est vaste.

Une réforme importante consisterait déjà sans doute, si l'on envisage cette fois la thèse sous l'angle de la publication, à généraliser les soutenances sur travaux, comme cela se fait couramment dans les disciplines voisines des sciences exactes. Cela aurait l'avantage de ne pas bloquer toute l'activité d'un chercheur, souvent pendant des années, sur des documents dont la publication régulière serait sans doute plus utile.

Au plan général, l'inventaire et l'étude des patrimoines culturels régionaux et nationaux resteraient des actions vaines et éphémères si elles négligeaient, d'une part la présentation des résultats aux héritiers directs de ce patrimoine culturel, d'autre part si elles ne se doublaient d'une activité de formation à la recherche conduite également au bénéfice des autochtones.

Sur le premier point, le rôle des musées nationaux est évident. Il faut bien souligner l'intérêt qu'il y a à présenter au public les recherches archéologiques en même temps qu'elles se font, dans des expositions temporaires et renouvelées. Le musée doit permettre à la recherche, en supprimant toutes les formes d'élitisme, d'aller vers le public et de réaliser ainsi un de ses buts.

C'est dans le même esprit que la formation de futurs spécialistes dans les pays où se déroulent actuellement des recherches archéologiques devrait être développée, à tous les niveaux là où elle existe déjà, et entreprise ailleurs. Sans préjuger des solutions concrètes qui pourront être adoptées, il semble utile de recommander que les actions de formation soient conduites selon le schéma suivant :

- en premier lieu, acquisition par les futurs spécialistes nationaux d'une formation générale solide, au cours de stages théoriques et techniques dans les laboratoires et organismes spécialisés.

- en second lieu, confrontations de cet acquis aux problèmes particuliers de l'archéologie en Afrique, sous forme de stages effectués sur le terrain au sein d'équipes déjà constituées, de séminaires de réflexion sur les méthodes, sur les concepts.

Il est certain que, sous cet aspect, les actions de formation envisagées seront intimement liées aux programmes de recherche qui seront mis en oeuvre dans les prochaines années. Ce qui est souhaitable.

#### IV) LES PUBLICATIONS

Il faut tout de même remarquer que de nombreuses publications ne sont ni des thèses de 3ème cycle ni des thèses d'Etat. C'est même la majorité.

Ceci étant dit, on peut difficilement reprocher leur abstraction aux publications archéologiques sans reprocher du même coup à la discipline d'être trop difficile, ce qui ne conduit pas bien loin. Ce que l'on pourrait souhaiter, en revanche, c'est que les résultats soient vulgarisés dans des publications plus accessibles qui viendraient, en somme, compléter au niveau du livre le rôle informatif et éducatif des musées.

La proposition de ne pas dissocier, en règle générale, la publication des résultats des programmes de recherche, mais de les prévoir au contraire dans le budget de ces programmes, paraît excellente. Cela réglerait de grosses difficultés à ce niveau.

L'information réciproque des chercheurs sur leurs travaux paraît effectivement insuffisante. Il serait souhaitable que voit le jour un bulletin de liaison à l'usage des archéologues et préhistoriens travaillant en Afrique. Dans d'autres disciplines, en Démographie par exemple, de tels bulletins existent et sont très utiles.

Il est certain d'autre part que la réunion des publications consacrées à l'archéologie africaine dans une collection spécialisée faciliterait beaucoup l'accès aux résultats.

#### TCHAD

##### Les travaux de l'O.R.S.T.O.M.

Les recherches effectuées par JP. ROSET, qui avaient débutées en 1967, ont dû être interrompues en 1968. Elles se sont développées dans deux directions :

- d'une part sous forme d'une contribution à l'étude de la cuvette tchadienne entreprise par les géologues de l'O.R.S.T.O.M. : reconnaissance commune des lignes de rivage de l'ancien lac Tchad dans les secteurs situés au sud de Koro Toro (région des Goz) et à l'ouest de Faya Largeau (falaise d'Angamma).

Cela devait permettre l'inventaire et la cartographie des sites et l'établissement d'une chronologie relative basée sur l'étude de la céramique qu'ils ont fourni (néolithique et surtout âge du fer).

- d'autre part, prospection de la région de Zouar au Tibesti, orientée principalement vers l'étude des populations qui ont occupé le massif depuis la période néolithique :

- inventaire, fouille et datation de nombreuses sépultures
- étude de l'industrie lithique
- relevés de peintures et gravures rupestres

Deux campagnes successives ont permis notamment de réunir une documentation importante et nouvelle, tant sur le plan ethnologique qu'anthropologique, sur la population du Tibesti du second millénaire avant notre ère ; de mettre également en place les premiers éléments d'une chronologie absolue relativement serrée depuis 3.500 ans et de combler ainsi en partie le hiatus entre les périodes néolithiques et protohistoriques.

Il faut encore mentionner les renseignements précis obtenus sur la métallurgie ancienne de cette région du Sahara par les analyses opérées sur des objets métalliques découverts dans les sépultures.

NIGER

Les prospections de l'O.R.S.T.O.M. dans l'Aïr et le Ténéré

C'est en 1970 qu'ont débuté les missions de reconnaissance archéologique de l'O.R.S.T.O.M. au Niger.

Les prospections, entreprises dans les zones désertiques du nord et de l'est du pays, ont été menées dans la perspective ethnologique, jugée fondamentale, et effectuée en liaison constante sur le terrain avec les géologues quaternaristes de l'O.R.S.T.O.M. Cette concertation, étendue à la phase d'exploitation des données, devait permettre de replacer les recherches archéologiques dans le contexte des fluctuations climatiques récentes et des changements paléogéographiques intervenus au cours du temps dans les régions étudiées : désertifications successives, différentes extensions lacustres.

Jusqu'à présent, diverses campagnes ont notamment permis de prospector systématiquement les principaux reliefs qui bordent le désert du Ténéré dans sa partie sud :

- 1970 et 1971 : reconnaissance des abords orientaux du massifs de l'Aïr (versant est du massif de Takolokouzet), de la falaise de Fachi (région de Dogonboulo) et de la portion de la falaise du Kaouar située au voisinage de Bilma (JP ROSET).
- 1972 et 1973 : reconnaissance du massif de Termit et de ses abords (G. QUECHON et JP. ROSET).
- 1977 : extension des prospections à la fois dans l'intérieur de l'Aïr et au nord du massif de Takolokouzet, en suivant principalement les voies de pénétration naturelle que constituent les grandes vallées du Tafidet, du Zilalet et du Zagado (JP ROSET).

Les observations de terrain et l'étude des matériaux archéologiques permettent de dégager les grandes lignes de ces recherches.

L'étude des industries préhistoriques découvertes sur la bordure orientale de l'Aïr, dans le Ténéré comme dans le secteur de Termit n'est pas séparable de celle des paléoclimats de ces régions. Perdre cette idée de vue serait sans doute négliger un aspect essentiel de la question. Le Sahara oriental et méridional a en effet connu, depuis 40.000 ans, des périodes d'aridification qui ont dû créer durant des millénaires des conditions de vie très défavorables aux populations préhistoriques ; ces épisodes arides ont alterné avec le retour de phases humides plus clémentes (M. SERVANT et al., 1971). La présence de l'homme semble dépendre étroitement de ces fluctuations et il apparaît très improbable que l'on puisse trouver partout dans ces régions une succession d'industries attestant une occupation humaine sans hiatus.

Quelques rares gisements découverts en stratigraphie dans les vallées de l'Aïr apportent les premiers éléments pour tenter de situer les industries paléolithiques dans ces variations climatiques successives. Ils semblent jalonner, depuis les plus anciens, une évolution très lente des techniques. Dans le nord du massif de Termit, l'attribution chronologique des différents faciès du paléolithique se fonde essentiellement, jusqu'à présent, sur des arguments typologiques.

Les alternances climatiques se poursuivent pendant l'Holocène avec des amplitudes moins grandes : l'épanouissement du néolithique sur le versant oriental de l'Aïr ou au nord de Termit témoigne de conditions à nouveau très favorables après un bref épisode aride situé vers le milieu du sixième millénaire avant notre ère (M. SERVANT, 1973). Dès la fin du cinquième millénaire avant l'ère se situe d'ailleurs à Dogonboulo, au coeur du Ténéré, un des plus vieux gisements néolithiques à céramique que l'on connaisse au Sahara (6.850 ± 250 ans B.P.). Les villages vont se grouper en

bordure des massifs où l'homme tire la matière de son équipement lithique ; les fouilles effectuées dans le secteur d'Areschima font supposer que ces établissements pouvaient être relativement sédentaires.

En effet, là comme au nord de Termit (dans le secteur de Gossolom, connu de longue date, ou dans celui de la Gara Tchia Bô), on observe sur la plupart des gisements rencontrés des structures d'habitat qui semblent s'être conservées intactes. Les plus fréquentes, et les plus spectaculaires, sont les groupements d'outils par catégories, les aires de débitage ou encore les alignements de trous de poteaux dans le sol évoquant des superstructures disparues. Des tentatives sont en cours pour retrouver l'organisation de l'espace habité dont ces structures semblent témoigner par leur répétition de site en site et leur analogie. A cet égard, les matériaux provenant de Termit devraient fournir des informations précises lorsque leur étude sera achevée.

Egalement à Termit, la période succédant au néolithique a laissé des vestiges en nombre encore plus important que ce dernier. Certains gisements témoignent en effet de l'apparition des métaux et, au moins pour le fer, de leur exploitation sur place, tandis que suit pendant encore longtemps un outillage dans la tradition du néolithique. Ces premiers témoignages d'une métallurgie ancienne - et l'on sait combien l'information sur ce point est encore pauvre et discutée pour les régions sahariennes - constituent sans doute un des intérêts majeurs du massif.

L'Aïr oriental n'offre pas une séquence lithique aussi longue ni aussi riche. Par contre les petites vallées qui entaillent le Takolokouzet parfois largement en se jetant dans le Ténéré présentent des stations rupestres gravées de tout premier plan. Toutes ont fait l'objet de relevés complets.

En dehors de leur qualités esthétiques dont l'étude est en cours, les figurations ont permis jusqu'à présent d'établir une chronologie relative qui est bien assurée et continue depuis la période pastorale, à laquelle appartiennent les plus lointaines, jusqu'aux plus récentes, incontestablement contemporaines de très nombreuses inscriptions en tiffinagh. Toutefois, il ne semble pas que ces gravures puissent, d'elles-mêmes, fournir de réponse précise à une question aussi importante que celle de l'ancienneté de l'installation des premiers Touaregs dans l'Aïr, ni nous renseigner sur les populations qui ont pu les y précéder. Il faudrait pour cela pouvoir mettre en relation avec les rupestres des témoins plus matériels de l'occupation humaine, les lieux autrefois habités par leurs auteurs, où l'on puisse réunir des éléments de datation par le radiocarbone.

C'est à la découverte de tels éléments que se sont concrètement attachées nos dernières missions sur le terrain.

Roset Jean-Pierre (1978)

Observation sur le document préliminaire aux journées de Valbonne

In : Les recherches archéologiques dans les états d'Afrique au Sud du Sahara et à Madagascar. Valbonne : CNRS, 131-136.

Les Recherches Archéologiques dans les Etats d'Afrique au Sud du Sahara et à Madagascar : Journées d'Etudes

Valbonne (FR), 1978/05/25-26.